



Réception de Jean-Baptiste Baronian

DISCOURS DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 1ER MARS 2003

« Ceci est une histoire vraie. »

Ainsi commence, par ces simples mots, *Au cimetière de Bernkastel*, un récit de Thomas Owen paru d'abord dans la revue *Fiction* en 1964 et repris ensuite, avec seize autres textes, dans son recueil *Cérémonial nocturne*, en 1966. Le héros, ici, n'est autre que Jean Ray — Jean Ray en personne, « cet homme étrange qui vécut, précise Thomas Owen, plus encore qu'on ne l'imagine, en marge du monde quotidien ». Et de narrer alors une incroyable expédition en Moselle allemande où il est question d'envoûtement, de possession diabolique, d'exorcisme et d'une hideuse vieille femme au visage convulsé et à la « bouche écumante », et où l'auteur du célèbre *Malpertuis*, plus malicieux que jamais, joue, de fait, le tout premier rôle.

L'histoire que je vais vous raconter est vraie, elle aussi.

Nous sommes à la même époque, peu de temps avant la publication d'*Au cimetière de Bernkastel*, très exactement en juillet 1963, à Knokke-Le Zoute.

Ou plutôt non : je suis en juillet 1963, ne sachant trop, je vous l'avoue, si la locution s'emploie à la première personne du singulier, ni si quelques-uns de ceux qu'il me faut désormais appeler mes confrères, insignes grammairiens, ne sont pas déjà en train de me considérer d'un œil critique.

Je suis donc en juillet 1963, j'ai vingt et un ans, J'ai ainsi atteint, sans du tout m'en rendre compte, l'âge de la majorité légale et cela fait belle lurette que j'ai la tête pleine de livres — pleine de mots, d'images fortes et de personnages

romanesques qui me fascinent, aussi bien Long John Silver que Bardamu, Zazie qu'Hercule Poirot, Thérèse Desqueyroux que Sherlock Holmes, le bon docteur Jivago que le sinistre docteur Mabuse. Et cet été-là, comme presque tous les étés depuis que je suis venu au monde, je me trouve donc à Knokke-Le Zoute, avec mon père, ma mère, ma grand-mère maternelle, mes trois « petits » frères, Albert, Pierre et Claude, ainsi que Nicole, ma « grande » sœur. À moins qu'elle, en juillet 1963 justement, ne soit partie en Espagne...

Juillet 1963.

C'est un bel été, je m'en souviens. Il fait chaud et, à l'époque, on a encore et toujours le sentiment que les choses à la mer ne ressemblent pas tout à fait à celles de la ville : le pain qu'on y mange, les pistolets n'ont pas le même goût ; les crèmes glacées à la vanille non plus. Ni les pommes de terre, les tomates et les laitues. Sans compter cet air chargé d'iode venant du large et qui répand sur les trottoirs une curieuse odeur de poisson frais. Sans compter cette poussière de soleil « brûlante comme une flamme », faisant fondre le goudron sous les semelles des chaussures et rendant des plus pénibles les coups de pédales des cyclistes. Sans compter qu'on voit des filles de près, qu'on les sent, qu'on sent leur parfum, alors qu'à Bruxelles où j'habite le reste de l'année elles sont *invisibles, inaccessibles*.

À Knokke, on construit beaucoup. Et, pour pouvoir construire, on démolit beaucoup également. Des vieilles demeures d'un autre âge, avenue Lippens ou avenue Dumortier, des petites pensions de famille désuètes aux environs de la gare, des villas biscornues du côté de *Mæder Siska*, ersatz de la maison de Norman Bates, le héros de *Psychose*, dont la vision dans un cinéma de la rue Neuve à Bruxelles m'a bouleversé, des hôtels le long de la digue ou place Van Bunnan... Les entrepreneurs ont bien compris que l'avenir de la cité balnéaire est dans l'appartement — *le flat*, comme ils disent — et dans le studio. De là à mettre le grappin sur tout ce qui se délabre, empeste le moisi et donne la vilaine impression d'aller à vau-l'eau...

L'un de ces hôtels, le *Strand*, vient d'être vendu, avenue du Littoral. À l'endroit où il se dresse, on prévoit de bâtir un ensemble d'immeubles modernes au rez-de-chaussée desquels on ouvrira des boutiques de mode et des galeries d'art. Mais, à la maison communale de Knokke, on n'est pas stupide : on se rend compte qu'entamer de gros travaux au plus fort de la saison touristique serait très malvenu.

Il vaudrait mieux que le chantier débute en automne, après la retraite forcée des villégiateurs. De toute manière, on n'en est plus à deux ou trois mois près !

Juste en face du *Strand*, sur un coin, au pied d'une des rampes conduisant à la digue et à la plage du Zoute, se trouve la librairie Corman. Où règne encore son fondateur : Mathieu Corman. Sans partage. Sans jamais demander l'avis de qui que ce soit sur la marche du monde et la gestion de ses affaires. À la manière d'un potentat. D'un tyran. D'un franc-tireur aussi car il n'a de cesse que de dénoncer les compromissions des hommes politiques et des gens qui, où qu'ils soient, exercent un empire. Notamment le tout-puissant clergé de la Flandre occidentale qu'il exècre et sur lequel il vomit à la moindre occasion.

Pourtant ce ne sont pas les bonnes idées commerciales et promotionnelles qui lui manquent. Comme il vient d'apprendre que le *Strand* va être désaffecté durant toute la période bénie des grandes vacances, avant de disparaître à jamais, il s'arrange pour pouvoir, au rez-de-chaussée, en occuper la vaste salle à manger, les salons et le vestibule, et pour les transformer temporairement en librairie.

Pas n'importe laquelle toutefois. Une librairie où il n'y aurait que des livres au format de poche, c'est-à-dire des livres vendus à des prix attractifs. Et qu'on placerait, bien en évidence, sur des tables — celles où les clients de l'hôtel, l'année précédente encore, prenaient leur repas. Non seulement par commodité mais parce qu'il est inutile d'engager des dépenses, d'acheter des rayonnages et des bibliothèques.

Encore faudrait-il quelqu'un pour tenir cette librairie provisoire. À peu de frais, bien sûr. L'idéal serait un étudiant, une jeune fille ou un jeune homme que les livres intéressent ou passionnent, et qui se contenterait, en plein été, d'un mince pécule...

Vous l'avez naturellement deviné, cette perle plutôt rare, ce sera moi.

Depuis de longues années, lorsque je passe en famille une partie de mes grandes vacances à Knokke-Le Zoute, je hante la librairie Corman. Je suis même un peu devenu l'ami d'Alain, le fils du fameux *potentat*, et d'André, le vendeur, un homme affable et toujours souriant, qui sait tout, qui vous parle aussi bien de la peinture abstraite que du Tour de France, des magnifiques oiseaux du Zwin que de la crème ostendaise, des films envoûtants d'Akira Kurosawa, *Rashomon* à leur tête, que des sanctuaires méconnus de Bruges-la-morte, qui a tout lu, qui aime la

littérature à la folie et qui la défend avec tant de ferveur qu'on ne peut pas ne pas y succomber.

Je dois à André, et à lui seul, d'avoir découvert Jorge Luis Borges et Julien Gracq, je l'entends encore me dire avec son merveilleux accent rocailleux de la côte flamande qu'entre *Le Rivage des Syrtes* et *Le Désert des Tartares* existent d'étranges similitudes, et qu'il faut lire *Hécate et ses chiens* de Paul Morand pour comprendre, quand on est jeune, les violences de l'amour.

Et je dois à André de m'avoir, le premier, appris le joli coup du *Strand* et d'avoir convaincu Mathieu Corman de me nommer responsable de sa librairie de livres de poche.

Me voilà donc à pied d'œuvre, dès les premiers jours ensoleillés de ce juillet mémorable. Très vite, je multiplie les tâches : réceptionner les cartons, les déballer, vérifier patiemment leur contenu, mettre les volumes sur les tables, les ranger selon les diverses collections et les genres auxquels ils appartiennent... Puis, il va sans dire, accueillir les clients, essayer de guider les plus indécis d'entre eux et de leur vendre l'un ou l'autre livre, faire la caisse, remplir les bordereaux des commandes... Pendant que, dehors, le soleil tape, que les gens s'agglutinent sur le sable chaud, se reposent et s'amuse, que les gars de mon âge courent les filles et leur promettent monts et merveilles.

Dans cette histoire vraie, la scène qui suit m'est restée présente à l'esprit comme si elle s'était déroulée hier. C'est l'après-midi, le temps est toujours au beau fixe, et *ma* librairie de fortune est déserte. Personne, personne depuis une heure et demie au moins. Même pas un pauvre hère qui se serait égaré dans les parages, croyant y retrouver le bel hôtel de ses rêves.

Soudain, une silhouette m'apparaît. Très grande. Très droite. Imposante.

J'écarquille les yeux et je vois s'avancer vers moi un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu avec le plus grand soin. Genre sportif. Joueur de tennis ou joueur de golf. À moins que ce ne soit les deux.

Il me regarde fixement, me demande d'une voix un tantinet voilée où sont classés les Marabout.

Sur l'instant, je ne sais que répondre. Je songe qu'il y a Marabout et Marabout. Les « Flash » tout petits, les « Service » destinés à rendre service, les « Géant » bien épais avec une litanie d'Alexandre Dumas... D'autres collections

encore... De la main, j'indique un tourniquet qui m'a embarrassé lorsque j'en ai accusé réception quelques jours plus tôt. Sylvie et Bob Morane s'y épieux en silence, mais l'homme ne bouge pas.

– Vous avez *La Cave aux crapauds* ?

Je hoche la tête. Cela ne me dit rien. Qu'est-ce que je peux connaître à vingt et un ans des innombrables choses de la littérature et de la librairie ? Après un instant d'hésitation, je me risque :

– Si vous pouviez me donner le nom de l'auteur...

Mon vis-à-vis tiré à quatre épingles reste impassible. Du moins c'est ce qui me semble car j'évite de scruter les traits de son visage. Croyant m'être mal exprimé ou craignant de n'avoir été mal compris, j'insiste :

– Vous connaissez peut-être le nom de l'auteur ?

Cette fois, la réponse fuse :

– Je suis l'auteur, Thomas Owen. Voyez si vous avez *La Cave aux crapauds* en Marabout « Géant ».

C'est drôle : pour la toute première fois de ma vie, je me trouve en présence d'un écrivain, j'ai la chance d'en voir un devant moi, en chair et en os. De pouvoir le questionner... du bout des lèvres. Et quoique j'ignore absolument qui est ce Thomas Owen et ce qu'il écrit au juste, je suis impressionné.

D'ailleurs, il est bel et bien impressionnant. Dans son allure. Sa façon bizarre de me considérer, de m'adresser la parole. À la vérité, *il me fait peur* — et je suis loin de savoir à ce moment-là qu'il est un des maîtres de la littérature fantastique, qu'il est par excellence, selon les paroles de Jean Ray à son propos, l'« écrivain qui suit la sombre étoile de la Peur et se fait son chantre », loin de savoir qu'un jour, une demi-douzaine d'années plus tard, je l'appellerai moi-même Owen-la-peur. En veillant bien, pour marquer les esprits, à mettre des traits d'union entre le nom propre, l'article et le substantif.

Comme je ne bouge pas, il esquisse un vague sourire, tourne la tête et repère rapidement les tables sur lesquelles sont placés les ouvrages édités par Marabout. Je le laisse s'en approcher, tout en l'observant de mon coin, un rien mal à l'aise, et même un rien honteux de ne pas avoir su que Thomas Owen est l'auteur de cette énigmatique *Cave aux crapauds*.

Quand il revient vers moi, c'est pour m'annoncer qu'il n'a malheureusement pas trouvé son livre et qu'il serait souhaitable que je le commande au plus vite chez Marabout. Une bonne douzaine d'exemplaires. Vu, me dit-il, que certains de ses lecteurs, des amis et des proches, sont en vacances à Knokke-Le Zoute. Il ajoute que son nom est connu, que les ventes devraient être bonnes.

Là-dessus, il me tourne le dos puis, d'un pas décidé, gagne la porte.

Je ne le quitte pas des yeux. Je le regarde sortir de l'hôtel, traverser l'avenue du Littoral, marcher, la tête haute, en direction de la place Albert, sur le trottoir opposé. Et tandis qu'il disparaît de ma vue, je me demande déjà si je le reverrai ou non, s'il reviendra un jour prochain me rendre une petite visite afin de s'assurer, *de visu*, que les exemplaires de *La Cave aux crapauds* sont bien arrivés et que j'ai eu l'excellente idée de leur réserver une place de choix dans ma librairie.

Est-ce que je pouvais deviner alors que je ne reverrais Thomas Owen que des années après, mais non plus à Knokke-Le Zoute mais à Anderlecht ?

Est-ce que je pouvais deviner alors que ce serait dans les bureaux bruxellois des éditions Marabout, au quai Fernand Demets ?

Est-ce que je pouvais deviner alors que je serais dans l'intervalle devenu directeur de plusieurs collections romanesques dans cette prestigieuse maison de *livres de poche* et que nos retrouvailles auraient pour cadre une petite pièce sombre bourrée de bouquins, de journaux, de revues, de manuscrits et de dossiers, avec une fenêtre donnant sur une cour cafardeuse et de sombres entrepôts ?

Est-ce que je pouvais deviner alors que j'aurais le plaisir d'être l'éditeur de Thomas Owen et qu'en souvenir de ma fiévreuse découverte de *La Cave aux crapauds*, en été 1963, je lui réclamerais à cor et à cri d'autres recueils similaires, d'autres émotions ?

Est-ce que je pouvais alors deviner qu'en 1972 il me confierait la publication de *La Truie* et, en 1975, celle du *Rat Kavar*, deux de ses plus remarquables recueils de contes fantastiques ?

Et surtout, surtout, est-ce que je pouvais seulement imaginer qu'un jour, aujourd'hui même, juste un an après sa mort, à l'âge canonique de quatre-vingt-douze ans, je lui succéderaï à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique ?

« Maintenant que j’y réfléchis, je m’avise du hasard étrange des dates et des anniversaires », dit un des personnages de *La Soirée du baron Swenbeck*, un autre des contes du recueil *Cérémonial nocturne* que j’ai évoqué tout à l’heure, en prenant la parole.

Chères consœurs, chers confrères, vous avez reçu Thomas Owen le 11 décembre 1976 et c’est Louis Dubrau, à l’endroit où nous sommes, qui l’a accueilli. Dans son discours, elle devait citer le nom de nombreuses personnes, des poètes, des romanciers, des essayistes, des peintres, des éditeurs, des critiques, mais je dois vous avouer en toute franchise qu’un seul m’a frappé.

Le vôtre, Jacques De Decker — vous qui me recevez à mon tour dans votre compagnie et qui êtes, sans nul doute, un des meilleurs, un des plus ardents commentateurs de l’œuvre de Thomas Owen. Louis Dubrau rappelle du reste, citation à l’appui, que votre analyse des *Grandes personnes*, un roman paru en 1954 dans le premier numéro de la revue *Audace*, est fort « pertinente » et que vous avez à juste titre placé cette histoire nostalgique « sous le double signe de l’enfance et du regard ». Et sachez que je partage votre enthousiasme pour *Le Jeu secret*, qui date de 1950 et qui, avez-vous remarqué, donne de Thomas Owen l’image assez inattendue d’un Jean Giono ardennais puisque aussi bien le roman entier *chante* la Gaume, la terre charnelle de ses premiers émois, le sol tutélaire de ses premières découvertes et de ses premières inquiétudes.

De même, comme vous, Jacques De Decker, j’aime *Étranger à Tabiano*, cette longue nouvelle insolite sur laquelle s’achève *Cérémonial nocturne*. On doit y voir, je crois, une sorte d’utopie moderne, une parabole sur la liberté, la révélation de vérités terribles et confondantes, « de celles qu’il faut taire », pour reprendre partiellement l’épigraphe de Franz Kafka consignée par Thomas Owen au début de son récit, tant il est vrai que dans son œuvre, ainsi que vous l’avez souligné également, les exergues ne sont jamais dénuées de sens et qu’on en comprend en général la portée exacte qu’après avoir lu jusqu’à leur dénouement les histoires sur lesquelles elles ont été épinglées.

Mais vous ne serez pas étonné, je pense, si je m’attarde un bref moment sur Thomas Owen fantastiqueur — un terme qui fleure le mauvais néologisme, alors qu’il date de 1831 et qu’il a apparu pour la première fois sous la plume de Théophile

Gautier, dans une étude admirative rédigée à l'âge de vingt ans et consacrée à Hoffmann. Vous ne serez pas étonné si, d'emblée, je vous dis que le *vieux* vocable auquel j'ai recours désigne parfaitement l'écrivain qu'il est — J'entends un sourcier du surnaturel, un homme qui provoque volontiers les puissances obscures et mystérieuses de notre univers, et la plupart du temps d'une manière si radicale, si franche, qu'elles ne tardent jamais à surgir.

Il y a, à l'évidence, chez Thomas Owen une séduisante esthétique du fantastique. Dans l'immense majorité de ses contes, c'est le quotidien qui est en jeu, le monde de tous les jours, celui de nos habitudes, de nos ébats, de nos amours et de nos haines, celui de nos allées et venues les plus ordinaires, en ville ou à la campagne, celui de nos effrois, de nos désirs les plus secrets ou les plus fous. Et c'est au cœur de ce quotidien que les choses en arrivent en dérapant, tandis qu'une multitude de petits signes avant-coureurs annoncent presque toujours leur écroulement inexorable : des bouffées d'effluves nauséuses au milieu d'une artère où on s'est aventuré sans motif, des miasmes de décomposition ou de pourriture dans un immeuble où on est entré de gré ou de force, un sourire de femme — de femme fatale — se transformant, l'espace d'une seconde, en vilaine grimace, une panne de voiture sur un chemin forestier, à la tombée de la nuit...

Cette esthétique est aussi, me semble-t-il, celle de la suspicion. Je ne suis pas allé par exemple jusqu'à relever le nombre des contes de Thomas Owen où les maisons sont suspectes, où elles le sont... j'allais dire *le plus simplement, le plus naturellement du monde* mais ce ne serait pas une tâche démesurée : *La Présence désolée, Dans la maison vide, Passage du Dr Babylon, Métamorphose, La princesse vous demande, 15.12.38* (un numéro de téléphone), *Villa à vendre... Ou encore La Cave aux crapauds*, l'histoire inaugurale de ma propre histoire *académique* où j'ai plongé, la tête en feu, il y a quarante ans et sans laquelle je ne serais peut-être pas aujourd'hui parmi vous. On a le sentiment qu'aux yeux de Thomas Owen chaque demeure, qu'elle soit modeste ou luxueuse, qu'il s'agisse d'un château ou d'une maison, d'un hôtel de maître ou d'un gîte, et peu importe où elle se situe, est dotée d'une mémoire, à l'instar d'un être vivant, qu'elle garde en son sein les vestiges et les traces de tout ce qui s'y est déroulé et dont le souvenir, en aucun cas, ne saurait s'éteindre.

Mais ce qui caractérise sans doute le mieux les contes fantastiques de l'auteur, c'est leur efficacité – leur efficacité narrative, chacun d'entre eux étant une espèce de thriller en miniature et venant nous rappeler que dans les années 1940 Thomas Owen a écrit plusieurs romans policiers et qu'il s'est confronté astucieusement à « l'art simple du crime », d'après une heureuse formule que j'emprunte à Raymond Chandler. Je n'en citerai que deux : *Ce soir, 8 heures* qu'il a publié en 1942 dans la collection mensuelle *Le Jury*, sous le pseudonyme de Stéphane Rey, la future signature de ses innombrables critiques d'art, et *Hôtel meublé*, qui a paru aux Auteurs Associés, l'année suivante, et que Marc Lobet, le fils de Marcel Lobet, membre de l'Académie de 1970 à 1992, a fort bien porté à l'écran en 1982 sous le titre de *Meurtres à domicile*.

Cette formidable efficacité, elle est des plus perceptibles dans *Le Tétrastome*. Ce récit a été publié en 1988 et tout indique que le narrateur dont on suit les faits, les gestes et les confidences est Thomas Owen lui-même. « Ce que j'écris, dit-il ainsi au seuil du chapitre IV, me demeure en partie mystérieux. C'est longtemps après, lorsque le texte a été imprimé que, le relisant, j'y découvre une certaine signification. » Et ailleurs : « Quand je contemple les tas de feuilles remplis de mon écriture hâtive et désordonnée, avec ses ratures et ses surcharges, je me dis qu'il restera sans doute peu de choses de toutes ces journées fiévreuses, de toutes ces soirées de veille. » Ou encore : « J'aime les femmes, c'est une terrible faiblesse. Je les aime depuis l'enfance. Celles qui m'attirent sont généralement belles, du moins je le crois. C'est moi qui leur prête une beauté qui justifie mon attirance. » Entre terreur et érotisme, *Le Tétrastome* est, je crois, davantage qu'une effrayante, qu'une passionnante histoire fantastique, le grand testament littéraire et sentimental de Thomas Owen. Et voilà une des principales raisons pour lesquelles je place ce livre très haut et pourquoi, à travers tout ce qu'il exprime, suggère et sous-entend, je m'y sens assez chez moi.

« Maintenant que j'y réfléchis, je m'avise du hasard étrange des dates et des anniversaires. »

Oui, est-ce que je pouvais seulement imaginer, en juillet 1963, qu'un jour je succéderaï à Thomas Owen à l'Académie royale ?

Est-ce que je pouvais deviner qu'il allait lui-même, le 17 octobre 1981, accueillir ici Jean Muno que je tiens également pour un formidable fantastiqueur et dont j'ai eu la chance d'être l'ami ?

Savez-vous que dans son chaleureux discours de réception il vous cite, vous, Jacques De Decker, qu'il cite plusieurs de vos phrases, s'étant fort probablement souvenu que Louis Dubrau, cinq ans auparavant, l'avait déjà fait à son propre sujet ? À moins qu'il n'ait souhaité, par-là, rendre aussi hommage à votre père, le peintre Luc De Decker, qui devait exécuter un beau portrait de lui en avril 1942... le mois, l'année de ma naissance.

Et dois-je ajouter que Muno est un pseudonyme et qu'en réalité c'est le nom d'un village de la Gaume, le pays qui, comme je l'ai signalé, a forgé la sensibilité de Thomas Owen et qui a nourri son imaginaire, quand il était enfant et adolescent, et quand il passait ses vacances dans la maison natale de son père, à La Cuisine-sur-Semois ?

Hasard objectif, coïncidence, concours heureux de circonstances, synchronie, nécessité — j'ignore ce qu'il en est. C'est comme si des bouts de vie se rencontraient dans un mouchoir de poche. Knokke Le Zoute, Anderlecht, Muno. De la pointe extrême de la Flandre à la pointe extrême des Ardennes belges en passant par Bruxelles et ses faubourgs. L'image étonnante, fantastique, d'une certaine Belgique unitaire. L'image forte de deux destins d'écrivain qui se croisent, se recroisent et se recroisent encore. Tout un subtil réseau de lieux, de silhouettes, de souvenirs, de réminiscences, de dates, de livres entremêlés.

Je vous ai dit que je devais beaucoup dans mon éducation littéraire à André, le puits de science de la librairie Corman, et qu'il lui revient en particulier de m'avoir fait découvrir Jorge Luis Borges. Comme par hasard, comme par nécessité, un fantastiqueur, lui aussi.

C'est le nom de l'immense écrivain argentin que je retrouve au bas de l'épigraphe de *La Nuit au château*, la première des quinze « histoires de vie et de mort » du recueil *Le Rat Kavar* dont j'ai été l'éditeur.

La voici cette courte phrase : « Toute rencontre fortuite est un rendez-vous. »
Fortuite ?

Et si cette histoire vraie que je viens de vous raconter et qui s'achève à présent n'était que celle d'un immanquable et magnifique rendez-vous ?

Copyright © 2003 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Baptiste Baronian, *Réception de Jean-Baptiste Baronian. Séance publique du 1er mars 2003* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2003.

Disponible sur : <www.arllfb.be>